

## L'histoire cachée : les origines secrètes de la Première Guerre mondiale (1)

« Peut-être peut-on [...] résumer au mieux [la philosophie de la vie individuelle et internationale de Cecil Rhodes] comme un argument en faveur de l'organisation d'une société secrète sur le modèle de l'Ordre des Jésuites, pour la promotion de la paix et du bien-être dans le monde et l'établissement d'une Fédération américano-britannique, dont les composantes conserveraient une autonomie absolue [...] [cette société secrète serait] soutenue par les richesses accumulées de ceux dont l'aspiration est le désir d'agir [...] 'Elle peut mener, [déclare-t-il], à la découverte d'une idée qui conduirait finalement à la cessation de toutes les guerres et à une langue unique dans le monde entier, par l'absorption progressive de la richesse et des esprits d'ordre supérieur dans cet objet' »

William T. Stead, *World's Peace, Rhodes' Hope. Light Is Thrown on the Empire-Maker's Plans. Interesting Comment Made by Him on American Affairs*, San Francisco Call, vol. 87, n°130, 9 avril 1902,  
<https://cdnc.ucr.edu/?a=d&d=SFC19020409.2.24>.

Milner's Kindergarten était le nom d'un groupe de Britanniques qui avaient servi dans la fonction publique sud-africaine sous le Haut Commissaire d'Alfred Milner entre la seconde guerre des Boers (11 octobre 1899 – 31 mai 1902) et la fondation de l'Union d'Afrique du Sud (31 mai 1910). Ils étaient en faveur de la création d'un Empire britannique fédéral. Du Kindergarten de Milner sortit en septembre 1909 le Mouvement de la Table Ronde. Les réunions de cette société étaient appelées « The Moot », en hommage aux traditions anglo-saxonnes (en anglo-saxon, « moot », angl. mod. : « meeting » signifie « rencontre »), mais aussi parce que les questions qui y étaient abordées étaient « controversées » (« moot »). En 1910, le Mouvement de la Table Ronde commença à publier une revue : *The Round Table Journal : A Quarterly Review of the Politics of the British Empire*, dans laquelle était défendue l'idée d'une union plus étroite entre la Grande-Bretagne et ses colonies, ce qui, selon certains de ses membres, passait par une fédération impériale et, selon d'autres, simplement par une meilleure coopération. En 1910-1911, des filiales du Mouvement de la Table Ronde furent formées au Canada, dans l'Union d'Afrique du Sud, en Australie, en Nouvelle-Zélande.

Economiquement, la Table Ronde était favorable au libre-échange, même si, de son côté, Milner était plutôt en faveur de la préférence impériale et approuvait la politique de l'Australie blanche (i).

Avec l'entrée des États-Unis dans la Première Guerre mondiale et l'essor de la Société des Nations, l'ensemble des membres de la Table Ronde se rangèrent aux côtés de ceux d'entre eux qui étaient partisans de ce que, une décennie avant que Balfour ne popularisât l'expression (ii), ils désignèrent sous

le nom de « Commonwealth of Nations ». Ils se concentrèrent désormais sur les moyens d'améliorer la communication et la coopération entre la Grande-Bretagne et ses colonies, qui étaient devenues entre-temps des dominions autonomes. Avant même la reconnaissance du droit à l'autodétermination des peuples par la Charte des Nations-Unies en 1945, la Table Ronde soutint les mouvements qui militaient en faveur de l'extension de la participation des peuples coloniaux au gouvernement de leurs pays.

Après la Seconde Guerre mondiale, la Table Ronde se présenta comme un groupe dont l'objectif se limitait à examiner et à influencer les politiques du Commonwealth. Depuis les années 1980, officiellement elle a encore réduit ses ambitions à la simple discussion des questions relatives au Commonwealth.

Le 6 juin 2018, son site Internet avait le culot de publier un article d'un chercheur de l'Université de Nottingham intitulé « The Commonwealth Must Decolonised » (il est vrai que l'article comporte, comme tous ceux qui sont publiés sur son site Internet, une clause de non responsabilité).

La Round Table avait été sortie de l'ombre un demi-siècle plus tôt par l'historien états-unien d'origine irlandaise Carroll Quigley (1910-1977) dans une histoire du XXe siècle publiée sous le titre de « Tragedy and Hope » (1966), où, après avoir affirmé avoir été récemment en contact direct avec certains de ses membres, il la présente comme une des nombreuses organisations progressistes communistes ou socialistes que ce qu'il appelait l'« Anglo-network » avait, selon lui, établies directement ou indirectement et, en tout cas, financées, dans un but qu'il explique dans les lignes suivantes : « Dans ce conte de fée inventée par la droite radicale et qui est devenu un mythe auquel de nombreux groupes croient aux Etats-Unis, l'histoire récente de ce pays est présentée, quant aux réformes intérieures et aux affaires étrangères, comme un complot bien organisé par des éléments d'extrême gauche opérant depuis la Maison Blanche elle-même et contrôlant tous les principaux médias aux États-Unis, pour détruire le mode de vie américain, basé sur l'entreprise privée, le laissez-faire et l'isolationnisme, au nom des idéologies étrangères du socialisme russe et du cosmopolitisme (ou internationalisme) britannique. Ce complot, si l'on en croit le mythe, a été propagé par des médias de tels que le New York Times et le Herald Tribune, le Christian Science Monitor et le Washington Post, l'Atlantic Monthly et le Harper's Magazine et avait pour protagonistes les théoriciens échevelés et au regard fou des institutions socialistes d'Harvard et de la London School of Economy. Il avait pour but de faire entrer les États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale aux côtés de l'Angleterre (le premier amour de Roosevelt) et de la Russie soviétique (son deuxième amour) afin de détruire tous les meilleurs éléments de la vie américaine et, dans le cadre de ce projet consciemment planifié, incitait le Japon à attaquer Pearl Harbor et à supprimer Chiang Kai Shek, tout en sapant la véritable la force des Etats-Unis par des dépenses excessives et des budgets déséquilibrés » ; il ajoute toutefois que « [c]e mythe, comme toutes les fables, comporte en fait une once de vérité. Il existe et ce depuis une génération un réseau international anglophile qui fonctionne, dans une certaine mesure, de la même façon que la droite

radicale croit que les communistes agissent. En fait, ce réseau, que nous pouvons assimiler aux groupes de la Table Ronde, ne répugne pas à coopérer avec les communistes ou tout autre groupe et le fait fréquemment. Je connais le fonctionnement de ce réseau parce que je l'étudie depuis vingt ans et que j'ai été autorisé pendant deux ans, au début des années 1960, à examiner ses documents et ses dossiers secrets. Je n'ai rien contre lui ni contre la plupart de ses objectifs et, pendant une grande partie de ma vie, j'ai été proche de lui et de nombre de ses instruments. Je me suis opposé, tant dans la passé que récemment, à quelques-unes de ses politiques (notamment à sa conviction que l'Angleterre était une puissance atlantique plutôt qu'européenne et devait s'allier, voire se fédérer, avec les États-Unis et devait rester isolée de l'Europe), mais, en général, la principale divergence d'opinions entre nous est la suivante : elle souhaite rester inconnue, tandis que je crois que son rôle dans l'histoire est suffisamment important pour être connu... » (iii) On voit par là à quel point il serait injustifié de prendre Quigley pour ce qu'on appelle aujourd'hui à tort ou à raison un « lanceur d'alerte ».

Que cela faisait « vingt ans » que Quigley étudiait la Table Ronde au moment où il publia « Tragedy and Hope » fut confirmé par la publication en 1981 de « The Anglo-American Establishment : From Rhodes to Cliveden », qui avait été écrit en 1949, alors que, après avoir enseigné à Harvard et à Princeton, il avait été installé professeur d'histoire à l'Université de Georgetown. Dès le milieu des années 1940, il avait en effet affirmé que cette société était « l'un des faits historiques les plus importants du XXe siècle » ; il lui avait attribué la responsabilité de plusieurs événements historiques, dont le raid de Jameson (1895-1896), la deuxième guerre des Boers, la fondation de l'Afrique du Sud, le remplacement de l'Empire britannique par le Commonwealth des Nations, ainsi qu'un certain nombre des décisions de politique étrangère importantes qu'avait prises la Grande-Bretagne au cours du XXe siècle.

Toujours est-il que, peu après sa publication, « Tragedy and Hope » a attiré l'attention des auteurs intéressés par les complots, qui l'ont fait connaître à un public beaucoup plus large que celui que touchaient les ouvrages de Quigley. En 1970, le théoricien politique W. Cleon Skousen (1913-2006), sympathisant de la John Birch Society, publia “The Naked Capitalist: A Review and Commentary on Dr. Carroll Quigley's Book ‘Tragedy and Hope’” (W. Cleon Skousen (Salt Lake City, UT). Le premier tiers du livre est constitué de longs extraits de « Tragedy and Hope » entrecoupés de commentaires de Skousen.

Il donna lieu à une passe d'armes entre l'auteur, Quigley et l'apologiste mormon et professeur à la retraite de sciences politiques à l'Université Brigham Young Louis C. Midgley, dans les colonnes de la revue Dialogue. A Journal of Mormon Thought. Elle mérite d'être reproduite largement ici pour la lumière qu'elle jette, entre autres, sur les motifs qui ont pu déterminer Quigley à faire des révélations sur la Round Table .

« Naked Capitalism, attaque Midgley dans son compte rendu critique de « The Naked Conspiracy », a pour but de mettre au jour une super conspiration capitaliste ultrasecrète de très grande envergure. Le communisme et le socialisme, nous dit-on, ne sont que certains des fruits de ce Gigantesque réseau international Monolithique du Pouvoir Mondial Tout Puissant. Skousen pense que ce sont les capitalistes qui ‘dirigent secrètement le monde’ depuis de nombreuses années, formant ‘un centre de contrôle conspirateur plus élevé et plus fort que Moscou ou Pékin’. Naked Capitalism a pour but de mettre à nu cet ‘Establishment mondial’ qui planifie, comploté et conspire secrètement pour diriger le monde. Maintenant, vous croyez peut-être que les capitalistes, qui travaillent dur et gagnent de l’argent, sont les bons gars dans la démonologie de Skousen. Rien n’est plus éloigné de la vérité. Il pense que le ‘mondialisme’, l’internationalisme’, le ‘globalisme’ et une dictature centralisée impitoyable sont ce que les démons capitalistes ont à l’esprit. Ils n’utilisent le communisme que pour atteindre ces objectifs. Aux yeux de Skousen, les ‘planificateurs du monde’ qui sont au centre de la conspiration capitaliste sont les ‘leaders du centre secret mondial des banques internationales’, les ‘super-riches’, les ‘super-capitalistes’. Les ‘leaders de Londres et de Wall Street’ sont les chefs de la ‘société secrète anglo-américaine’ qui sont derrière le communisme et tout le reste. Skousen place les banquiers en haut de la liste des conspirateurs : les Rothschild, Barings, Lazards, Paul Warburg, J. P. Morgan. Mais aussi les suivants : John Foster et Alan Dulles, les Rockefellers, Cecil Rhodes, Arnold Toynbee, Walter Lippman, Albert Einstein, George F. Kennan, Douglas Dillon, Dean Acheson, Henry Kissinger, Henry Cabot Lodge, Arthur Burns, George Ball, Ellsworth Bunker, Paul Hoffman, McGeorge Bundy, la famille Kennedy, Dwight Eisenhower, John Dewey et bien d’autres. En tout état de cause, la liste est impressionnante. Les capitalistes, nous dit-il ensuite, sont ‘la structure de pouvoir secrète du monde’ et ils ne font que fabriquer, utiliser et manipuler le communisme et le socialisme et beaucoup d’autres choses à des fins maléfiques. Il sait que cette thèse a peu de chance d’être crue. ‘Si je l’avais formulée, les gens l’auraient sans doute trouvée trop fantastique pour y croire », a écrit M. Skousen dans une lettre qui accompagnait les exemplaires du livre qu’il a donné aux membres de la faculté de B.Y.U. Il affirme cependant qu’il a en fait rencontré ‘quelqu’un dans la place [de la soi-disant conspiration capitaliste] qui est prêt à tout raconter’. ‘Cela fait trente ans’, écrit-il, que j’attends qu’une source bien informée sur la structure moderne du pouvoir politique parle. ‘Quelqu’un l’a enfin fait’. » (iv) : Carroll Quigley. « Mais, demande Midgley, Quigley dit-il vraiment ce que Skousen prétend qu’il dit ? La réponse est à la fois oui et non. La réponse est oui, dans la mesure où les longs passages que cite Skousen se trouvent vraiment dans le livre de Quigley. Quigley parle bien du rôle du capitalisme financier dans l’histoire récente ainsi que des différents ‘réseaux’ d’influence et de pouvoir capitalistes. Mais la réponse est non, dans la mesure où Quigley, contrairement à ce qu’il pense, n’a pas révélé l’existence d’une grande conspiration capitaliste super-secrète derrière le communisme [...] Une grande partie de ce que Skousen prétend avoir trouvé dans le livre de Quigley n’y figure tout simplement pas. Dans de nombreux endroits, Skousen (1) fait des affirmations sur Quigley et montre ensuite par inadvertance qu’il comprend de travers les remarques de Quigley ; (2) invente simplement des idées fantastiques qu’il attribue ensuite à Quigley ; ou (3) tire du livre de Quigley des conclusions qui vont bien au-delà d’un commentaire honnête » (v).

« Midgley, souscrit Quigley, a raison de déclarer que Skousen a simplement reproduit de longs passages empruntés à mon livre, en violation du droit d'auteur et les a ordonnés en fonction de ses propres hypothèses et idées préconçues, de manière à ce qu'ils composent un tableau très différent de celui que je dresse. Skousen est apparemment un agitateur politique ; je suis historien. Mon livre a simplement essayé de rendre compte de ce qui s'est produit dans le monde au début du XXe siècle [...] [Il] a été publié il y a cinq ans. Dans l'ensemble, à l'exception peut-être du chapitre sur la Chine rouge, il n'a pas été substantiellement démenti par les informations qui ont été rendues publiques ultérieurement [...] Midgley a souligné les principales distorsions que Skousen a fait subir à mes documents. Le tableau que j'ai dressé du 'capitalisme financier' indique qu'il était prédominant entre 1880 et 1933. Skousen cite ces dates à plusieurs endroits (p. 14), mais il insiste sur le fait que ces organisations continuent de tout gérer. J'ai dit clairement qu'elles étaient très puissantes, mais j'ai aussi dit qu'elles ne pouvaient pas contrôler complètement la situation et qu'elles étaient incapables d'empêcher des choses qui lui déplaisaient, comme les impôts sur le revenu et les droits de succession. De plus, je pensais avoir clairement fait comprendre que le contrôle des banquiers a été remplacé par celui des sociétés autonomes et des sociétés financées par l'État, dont beaucoup, qu'elles soient pétrolières ou aéronautiques, se trouvent dans l'Ouest et le Sud-Ouest [des Etats-Unis] ; et j'ai constaté que l'orientation de la politique américaine est tout à fait différente depuis 1950 (pp. 1245-1247). Skousen laisse entendre que le capitalisme financier était non seulement omnipotent mais aussi immoral, ce que j'ai nié. Plus particulièrement, Skousen demande dans son avant-propos : 'Pourquoi certaines des personnes les plus riches du monde soutiennent-elles le communisme et le socialisme' ? Il affirme que je donne la réponse. Je n'ai jamais dit nulle part que le capitalisme financier ou l'une de ses filiales cherchait à 'soutenir le communisme'. Au contraire, j'ai dit deux choses que Skousen ignore systématiquement : (1) que les banquiers cherchaient à influencer tous les courants de l'opinion politique américaine, de la droite à la gauche (p. 945) ; et (2) que le soutien de Wall Street aux groupes communistes était fondé sur trois motifs, dont l'un était de 'mettre son véto à leur propagande et éventuellement à leurs actions, si jamais ils devenaient radicaux' (p. 938). La stratégie de Morgan envers les libéraux (les droites) n'était pas plus libérale que sa stratégie envers les communistes (les Lamonts) n'était communiste. Skousen suppose simplement que quiconque tente d'infiltrer les communistes ou leur verse des fonds doit être un sympathisant, mais, comme il doit le savoir, le FBI le fait depuis des années, tout comme la CIA l'a fait sur tous les campus américains ces dernières années, toutes tendances politiques confondues. Je dois dire que j'ai été surpris par l'image que donne de moi Skousen. Midgley a raison de dire que je n'ai jamais prétendu être un 'initié' de l'Establishment de l'Est, comme Skousen semble le croire ; j'ai simplement dit que je connaissais certaines de ces personnes et que je les appréciais en général, bien que je me sois opposé à certaines de leurs politiques. Il me semble que Skousen est incapable de comprendre leur point de vue, simplement parce qu'il estime, à l'instar de ce qui peut être considéré comme 'la droite radicale', que l'"uniformité exclusive" est le fondement de notre société. Mon propre point de vue est que toute notre tradition occidentale repose, malgré de fréquentes aberrations, sur ce que j'appelle 'diversité inclusive'. Ce sont les deux derniers mots de mon livre et ils en constituent le message principal, qui me semble être l'un des principaux aspects du mode de vie chrétien, en vertu duquel des peuples divers aux croyances diverses doivent vivre et travailler ensemble dans une seule communauté. Il me semble que le puissant groupe de Wall Street en était sincèrement convaincu ; c'est pourquoi ils ont rendu Harvard et les autres institutions qu'ils

influaient si ‘libérales’. Ils étaient convaincus que les communistes, l’Union soviétique et divers autres peuples étaient dans ce monde ensemble et devaient vivre et laisser les autres vivre pour coexister. Il me semble que c’est ce que Skousen ne peut pas accepter. Sa position politique me semble dangereusement proche de ‘l’uniformité exclusive’ qui je constate dans le nazisme et dans la droite radicale de ce pays. En fait, sa position fait écho au premier programme nazi en 25 points. Midgley dit que ce qui a incité Skousen à écrire ‘The Naked Capitalist’, ce sont mes remarques critiques sur la droite radicale. Je suis d’accord avec lui. Si vous consultez mon livre (pp. 146-147), vous verrez que le groupe de la Table Ronde, sous l’influence de Lionel Curtis, avait des convictions fondamentalement chrétiennes. Celles-ci étaient sincères. Mais ils en ont fait mauvais usage. C’était peut-être de l’arrogance intellectuelle que d’espérer ‘construire le Royaume de Dieu ici sur cette terre’ et leur échec a certainement été désastreux. Personne ne le sait mieux que moi. Mais je ne peux toujours pas les condamner et la droite radicale américaine ne me semble avoir rien de mieux à offrir. Je pense que la tentative de la Table Ronde a échoué parce qu’elle a essayé d’agir par l’intermédiaire du gouvernement plutôt de miser sur les efforts individuels de chacun [de ses membres] dans sa vie privée » (vi). Skousen lui rafraîchit alors la mémoire :

« Dans ‘The Naked Capitalist’, écrit-il, j’ai simplement cité de longs passages de Quigley qui décrivent l’ampleur incroyable du contrôle qu’un réseau financier secret s’est assuré sur les grandes nations du monde. Quigley a présenté ses documents avec beaucoup de clarté et de précision et j’ai trouvé que c’était une contribution très importante. Il est regrettable qu’il se sente maintenant contraint de se replier sur une position plus obscure. Quigley est mécontent que je dise qu’il a écrit un livre d’initié’. Pourtant, après avoir affirmé l’existence de cette vaste structure de pouvoir secrète des super-riches, il écrit : ‘Je connais le fonctionnement de ce réseau parce que je l’étudie depuis vingt ans et que j’ai été autorisé pendant deux ans, au début des années 1960, à examiner ses documents et ses dossiers secrets. Je n’ai rien contre lui ni contre la plupart de ses objectifs et, pendant une grande partie de ma vie, j’ai été proche de lui et de nombre de ses instruments.’ Y a-t-il un autre historien qui a eu accès aux dossiers secrets de l’Establishment bancaire international ? Je n’en connais aucun. Je ne connais pas non plus d’historien qui ait été assez proche des ‘instruments’ de l’Establishment pour révéler tant de faits concernant ses activités internes. L’un des points les plus étonnantes soulevés dans la critique de Quigley est la déclaration selon laquelle ‘je n’ai jamais dit nulle part que le capitalisme financier cherchait à soutenir le communisme’. En fait, c’est un point sur lequel il a beaucoup insisté dans son livre. ‘Nous nous intéressons actuellement aux liens entre Wall Street et la gauche, en particulier les communistes...’ ; il poursuit en décrivant comment le partenaire de J. P. Morgan, Thomas Lamont est devenu, avec sa famille, ‘le commanditaire et l’ange financier d’une vingtaine d’organisations d’extrême gauche, dont le Parti communiste lui-même’. Il cite d’autres exemples, dont l’un est l’Institut des relations du Pacifique (p. 946 et suiv.). Il dit : ‘l’influence des communistes sur l’IRP est bien établie, mais le soutien que lui a apporté Wall Street est moins connu.’ Il fournit ensuite un témoignage extrêmement intéressant sur les relations entre les dirigeants de Wall Street et les forces subversives qu’ils subventionnaient généreusement et qui opéraient au sein de l’IRP pendant cette période. Les auditions du Congrès ont largement corroboré mon opinion. Il en a été de même pour l’enquête du procureur général dans

l'affaire Amerasia. Pourquoi Quigley tente-t-il maintenant de désavouer ses propres déclarations ? Tant dans son livre que dans sa critique, Quigley fait preuve d'une attitude très étrange envers ceux qui ont des opinions différentes des siennes. Il est très préoccupé par la 'petite bourgeoisie' américaine, qui partage les 'valeurs des classes moyennes' et s'oppose donc à ce que je crois être la société mondiale socialisée, monolithique ('one-world') qui lui est imposée. Il est évident que Quigley en parle comme d'un groupe qui s'oppose à ce en quoi il croit. Mais pourquoi doit-il assimiler ses membres à des nazis ? La diffamation est une tactique utilisée par ceux qui sont à court d'arguments de fond. Quigley fait la même chose dans sa réponse à 'The Naked Capitalist'. Il déclare que mon point de vue 'fait écho au premier programme nazi en 25 points'. En quoi ? Je ne le saurai jamais » (vii). Skousen répond ensuite longuement aux quatorze critiques que Midgley avait faites à son livre et termine sa mise au point par ses mots : « Il suggère que ceux qui croient à la conspiration doivent être des 'cultistes'. Pour autant que je sache, cela inclurait tous les prophètes vivants et tous leurs prédécesseurs immédiats. Je doute que Midgley veuille vraiment en arriver là » (viii) ; le dernier mot est laissé à ce dernier, qui, n'ayant pas compris que, par « prophètes », Skousen entend les personnes qui font des recherches sur la conspiration contre l'Etat et le peuple, répond : « [...] Je crois qu'il existe de nombreuses conspirations, souvent concurrentes, dans ce monde. Et je suis en parfait accord avec les fréquents jugements prophétiques portés contre les absurdités vaines et nuisibles de ce monde. Je connais la vérité des mises en garde prophétiques contre divers types d'activités politiques radicales, y compris le communisme et le birchisme. Mais nos prophètes ne nous ont jamais mis en garde contre le mythe de Skousen sur la conspiration des banquiers. Au contraire, les prophètes nous disent que nous n'avons rien à craindre des méchants dans ce monde, si nous nous accrochons à la verge de fer de l'Evangile. Mais cela n'implique de ne pas suivre des programmes du type de ceux que propose Skousen, qui combattent les méchants du monde avec leur propre instrument – la haine – plutôt que de rendre l'amour pour le mal qui abonde dans ce monde » (ix).

En 1971, G. Edward Griffin sortit « The Capitalist Conspiracy : An Inside View of International Banking » (Westlake Village, CA, American Media), documentaire directement inspiré de l'ouvrage de Skousen, qu'il déclara être « l'un des documents les plus importants de la décennie » (x).

Toujours en 1971, Gary Allen, porte-parole de la John Birch Society, publia « None Dare Call It Conspiracy », dans lequel « Tragedy and Hope » est cité comme une source faisant autorité en matière de conspiration. Comme Skousen, Allen envisagea les différentes organisations conspiratrices que décrivait Quigley comme des composantes particulières d'une conspiration de plus grande envergure et, à vrai dire, de portée mondiale, mais, en outre, il les relia aux Bilderbergers. Le livre devint vite un best-seller. Il déplut à Quigley. « Ils pensaient, réagit-il, que le Dr Carroll Quigley avait tout prouvé. Par exemple, ils me crient constamment à tort à cet effet, en me faisant dire que Lord Milner (le principal administrateur du Cecil Rhodes Trust et un poids lourd du groupe de la Table Ronde) a contribué au financement des bolcheviks. J'ai parcouru la majeure partie des documents privés de Milner et je n'ai trouvé aucune preuve à l'appui de cette affirmation. En outre, 'None Dare Call It Conspiracy' insiste sur

le fait que les banquiers internationaux formaient un seul bloc, qu'ils étaient tous puissants et qu'ils le sont toujours aujourd'hui. J'ai au contraire déclaré dans mon livre qu'ils étaient très divisés, qu'ils étaient souvent en désaccord les uns avec les autres, qu'ils avaient une grande influence, mais qu'ils ne contrôlaient pas la vie politique et qu'ils ont perdu une grande partie de leur pouvoir vers 1931-1940, lorsque les industries monopolistiques sont devenues plus influentes qu'eux » (xi). Le très bien informé et très rigoureux F. William Engdahl (xii) a contesté ce diagnostic, en faisant valoir que ce qui avait diminué à l'époque n'était pas le pouvoir de la finance, mais uniquement l'influence de la J. P. Morgan, à laquelle s'était vite substituée celle des Rockefeller.

L'essayiste états-unien Jim Marrs (1943-2017) cite abondamment Quigley, qu'il juge être un "expert compétent" (xiii), dans « Rule by Secrecy: The Hidden History that Connects the Trilateral Commission, the Freemasons & the Great Pyramids », le Groupe Milner, les Rothschild, les Skull and Bones, les Illuminati bavarois, les Templiers, les extraterrestres, etc. La quatrième de couverture le présente ainsi : « Le journaliste Jim Marrs examine les secrets les mieux gardés du monde, retracant l'histoire des sociétés clandestines et le pouvoir qu'elles ont exercé, des anciens mystères aux théories de la conspiration modernes. Il apporte la preuve que les acteurs du monde entier s'entendent secrètement pour déclencher et arrêter les guerres, manipuler les marchés boursiers, maintenir les distinctions de classe et censurer les informations. 'Rule by Secrecy' offre une vision du monde qui peut expliquer qui nous sommes, d'où nous venons et où nous allons ». Publié en arabe (أر الوائل) (2001) sous un titre relativement plus sobre, il a été qualifié par un universitaire de "bible du conspirationisme" (xiv). L'un des derniers ouvrages publiés par Marrs, « The Rise of the Fourth Reich: The Secret Societies That Threaten to Take Over America» (2008), montre assez clairement, par son titre, à quel point les milieux conspirationnistes, au mieux libertariens, au pire démocrates, sont responsables, sinon de la fabrication, au moins de la diffusion du mythe selon lequel les « nazis » seraient toujours « au pouvoir » dans les coulisses des pays dits « occidentaux ».

Le fait que « Quigley admirait les buts de l'Establishment » est souligné dans le best-seller du télégénéliste Pat Robertson « The New World Order » (1991) (xv).

L'auteur conservateur Phyllis Schlafly (1924 –2016) a affirmé que le succès politique de Bill Clinton était dû au zèle avec lequel il avait appliqué les recettes que lui avait données Quigley, lorsque le futur président des Etats-Unis était son élève sur les bancs de l'Université de Georgetown (xvi).

Après nous être servi, pour présenter les écrits historiques de Quigley, des principales publications qui soit, simplement, évoquent leur autorité, soit, de manière plus constructive, les commentent, venons-en maintenant à un ouvrage qui les applique à un événement historique catastrophique précis : « L'Histoire

cachée : les origines secrètes de la Première Guerre mondiale » (Editions Nouvelle Terre, 2017), publié en 2013 par l'ancien directeur d'établissement Gerry Docherty et l'ancien médecin généraliste Jim Macgregor (xvii), sous le titre de « *Hidden History: The Secret Origins of the First Wold War* » (Mainstream Publishing, Londres et Edimbourg, 2013), suivi par « *1914-1918. Prolonger l'agonie: Comment l'oligarchie anglo-américaine à délibérément prolongé la Première Guerre Mondiale de trois ans et demi* » (Editions Nouvelle Terre, 2019) (« *Prolonging the Agony: How the Anglo-American Establishment Deliberately Extended WWI by Three-And-A-Half Years*, Time Day, LLC, Walterville », OR, 2018). Nous en proposons ci-dessous l'introduction et le premier chapitre dans une autre traduction, que nous avons entreprise, non pas par plaisir, auquel cas ce serait du masochisme, étant donné le caractère journalistique de la syntaxe et du vocabulaire des deux auteurs écossais – qu'il serait pédant de leur reprocher -, mais pour ne pas violer les lois sur la propriété intellectuelle.

Enfin, il est bon que le lecteur sache d'ores et déjà que « L'Histoire cachée » est loin de reposer entièrement sur les documents divulgués par Quigley ; son index bibliographique comprend plus de quatre cents ouvrages, dont plus d'un est rare ou épuisé et qui viennent corroborer directement ou indirectement, partiellement ou entièrement, les révélations faites par l'historien états-unien, s'ils ne nous en apprennent pas encore davantage sur l'*« Elite Secrète »*, son idéologie, dont il n'aura pas échappé au lecteur qu'elle se détache sur un fond messianique judéo-chrétien, ses objectifs, ses tactiques et ses machinations, écartant ainsi définitivement le soupçon, que tout esprit critique se doit de nourrir en pareil cas, qu'il ait été à son insu l'instrument d'une entreprise d'enfumage. Il n'est pas dit pour autant que toutes les informations que lui ont confiées les membres de l'*« Elite Secrète »* avec qui il était en contact étaient exactes ou complètes. De fait, F. William Engdahl et Antony Sutton (xviii) supposent qu'elles ont été « sélectionnées » ; le premier, comme nous l'avons vu plus haut, en apporte même la démonstration sur un point. Sur un autre point, qui concerne la raison d'être de l'*« Elite Secrète »* et qui est sans doute celui qui fait couler le plus d'encre dans la littérature spécialisée, il est permis, au vu du cours que l'histoire a pris dans les pays dits « occidentaux » depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, de se demander si la volonté de domination mondiale qui ressort, quoiqu'en dise Quigley (xix), des documents confidentiels de la pseudo-élite mondialiste que lui et d'autres ont divulgués et parfois même des déclarations de certains de ses membres ne se double pas, tout en le dissimulant, d'un objectif qui n'a pas l'air de troubler particulièrement les cercles nord-américains et européens qui étudient les sociétés soi-disant secrètes et qui, dans son caractère sinistre et ténébreux, n'a pas d'équivalent: l'extermination programmée de ce qui peut subsister encore des peuples blancs et particulièrement celle des rares blancs encore sains, qui font obstacle à l'instauration définitive du chaos gynécocrato-globaliste.

## Introduction

L'histoire de la Première Guerre mondiale est un mensonge qui a été délibérément concocté. Non pas le sacrifice, l'héroïsme, le terrible gaspillage de vies ou la misère qui s'en est suivie. Non, tout cela est bien réel. En revanche, on a réussi à dissimuler pendant un siècle la vérité sur la façon dont tout a commencé et sur les raisons pour lesquelles la guerre a été inutilement et délibérément prolongée au-delà de 1915. Une fausse histoire a été inventée pour dissimuler le fait que la Grande-Bretagne et non l'Allemagne était responsable de la guerre. Si la vérité avait été connue après 1918, les conséquences pour l'establishment britannique auraient été cataclysmiques.

À la fin de la guerre, la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis ont rejeté la faute sur l'Allemagne et ont pris des mesures pour supprimer, dissimuler ou falsifier des documents et des rapports afin de justifier ce verdict. En 1919, à Versailles, les vainqueurs ont décidé que l'Allemagne était seule responsable de la catastrophe mondiale. Elle avait, selon eux, délibérément planifié la guerre et avait rejeté toutes leurs propositions de conciliation et de médiation. L'Allemagne a protesté avec véhémence qu'elle n'était pas responsable de la guerre et qu'elle n'avait fait que mener une guerre défensive contre la Russie et la France.

Les vainqueurs emportent le butin : leur jugement a été immédiatement reflété dans les rapports officiels. Ce qui est devenu l'histoire officielle de la Première Guerre mondiale s'articulait autour des questions du militarisme allemand, de l'expansionnisme allemand, de la grandiloquence et des ambitions du kaiser et de l'invasion par l'Allemagne de l'innocente et neutre Belgique. Les questions du système des alliances secrètes, de la « course navale », de l'impérialisme économique et la théorie d'une « guerre inévitable » ont adouci plus tard l'attaque contre l'Allemagne, même si l'idée fallacieuse selon laquelle elle était la seule à avoir voulu la guerre y demeurait implicite.

Dans les années 1920, un certain nombre de professeurs d'histoire états-uniens et canadiens très réputés, notamment Sidney B. Fay, Harry Elmer Barnes et John S. Ewart ont sérieusement remis en question le verdict de Versailles et les « preuves » sur lesquelles reposait l'hypothèse de la culpabilité de guerre de l'Allemagne. Leur travail de révision des conclusions officielles de Versailles a été attaqué par des historiens qui ont insisté sur le fait que l'Allemagne était effectivement responsable de la guerre. Aujourd'hui, d'éminents historiens britanniques de la Première Guerre mondiale rejettent la faute sur l'Allemagne, même si la plupart sont prêts à admettre que « d'autres facteurs » ont joué un rôle. Le professeur Niall Ferguson parle de la stratégie de guerre mondiale du kaiser ( $\alpha$ ). Le professeur Hew Strachan soutient que la guerre a été menée par les pays libéraux pour défendre leurs libertés (contre l'agression allemande) ( $\beta$ ), tandis que le professeur Norman Stone affirme que la plus grande erreur du XXe siècle a été commise par l'Allemagne, lorsqu'elle a construit une marine pour attaquer la Grande-Bretagne ( $\gamma$ ). Le professeur David Stevenson déclare sans équivoque que « c'est finalement à Berlin que nous devons chercher l'explication de la destruction de la paix » ( $\delta$ ). C'était la faute de l'Allemagne. Fin de l'histoire.

Plusieurs autres études récentes sur les causes de la guerre proposent des explications différentes. Par exemple, le livre de Christopher Clark considère les événements qui ont mené à août 1914 comme une tragédie dans laquelle un monde sans méfiance « marchait comme un somnambule » (ε). Nous révélons que, loin de marcher comme un somnambule dans une tragédie mondiale, le monde sans méfiance a été pris en embuscade par une cabale de bellicistes établie à Londres. Dans L'Histoire cachée : Les origines secrètes de la Première Guerre mondiale, nous discréditons l'idée que l'Allemagne était responsable de ce crime odieux contre l'humanité et que la Belgique était une nation innocente et neutre qui a été prise au dépourvu par le militarisme allemand. Nous démontrons clairement que l'invasion de la Belgique par l'Allemagne n'était pas un acte d'agression irréfléchie et aveugle, mais une réaction qui s'est imposée à l'Allemagne, confrontée qu'elle était à un anéantissement imminent. Le plan Schlieffen (ζ) a toujours été conçu comme une stratégie de défense, la dernière tentative désespérée de l'Allemagne pour se protéger d'être envahie simultanément de l'est et de l'ouest par les immenses armées russes et françaises massées à ses frontières.

Ce que ce livre se propose de prouver, c'est que des hommes sans scrupules, dont les racines et les origines étaient en Grande-Bretagne, ont cherché la guerre pour écraser l'Allemagne et ont orchestré les événements à cette fin. 1914 est généralement considéré comme le point de départ de la catastrophe qui a suivi, mais les décisions cruciales qui ont conduit à la guerre avaient été prises bien des années auparavant.

Une société secrète d'hommes riches et puissants a été créée à Londres en 1891 dans le but de prendre à long terme le contrôle du monde entier. Ces individus, que nous appelons l'Élite Secrète, ont délibérément fomenté la guerre des Boers de 1899-1902 afin de s'emparer des mines d'or du Transvaal et c'est sur ce modèle qu'ils ont ourdi leurs machinations suivantes. Leur ambition ont pris le pas sur l'humanité et les conséquences de leurs actes ont été minimisées, ignorées ou niées par l'histoire officielle. L'horreur des camps de concentration britanniques en Afrique du Sud, où sont morts vingt mille enfants, est commodément occultée ; la perte dévastatrice d'une génération dans une guerre mondiale dont ces hommes étaient responsables a été glorifiée par le mensonge selon lequel ils sont morts pour « la liberté et la civilisation ».

Ce livre montre comment une cabale de banquiers internationaux, d'industriels et leurs agents politiques a réussi à utiliser guerre pour détruire la république des Boers puis l'Allemagne et explique pourquoi ils n'ont jamais eu à rendre des comptes.

Une histoire soigneusement falsifiée ? Une société secrète prenant le contrôle du monde ? La Grande-Bretagne responsable de la Première Guerre mondiale ? Vingt mille enfants morts dans les camps de concentration britanniques ? Une cabale établie à Londres dont l'objectif premier était de détruire l'Allemagne ? Avant de sauter à la conclusion que ce livre expose une théorie de la conspiration loufoque, le lecteur ferait bien de considérer, entre autres preuves, le travail de Carroll Quigley, l'un des historiens les plus respectés du XXe siècle.

La plus grande contribution du professeur Quigley à notre compréhension de l'histoire moderne a été présentée dans deux de ses livres, à savoir *The Anglo-American Establishment* [trad. fr. : *Histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine*, Aube/Paris, 2015] et *Tragedy and Hope*. Le premier a été écrit en 1949 mais n'a été publié qu'après sa mort en 1981. Ses révélations l'exposaient tant aux représailles de l'establishment qu'il ne les a pas publiées de son vivant. Dans une émission de radio diffusée en 1974, Quigley a averti le journaliste qui l'interviewait, Rudy Maxa, du Washington Post : « Vous feriez mieux d'être discret. Vous devez protéger mon avenir ainsi que le vôtre (η). »

*Histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine* contenait des informations explosives sur la façon dont une société secrète de banquiers internationaux et d'autres hommes puissants et non élus contrôlaient les leviers du pouvoir et de la finance en Grande-Bretagne et aux États-Unis d'Amérique et l'avaient fait tout au long du XXe siècle. Le témoignage de Quigley est considéré comme très fiable. Il évoluait dans les hautes sphères, donnait des conférences dans les plus grandes universités des États-Unis, dont Harvard, Princeton et Georgetown et, consultant au ministère de la défense des États-Unis, il était un conseiller de confiance de l'establishment. Il a été le premier à recueillir personnellement les témoignages de personnes impliquées dans la cabale. Bien que certains des faits soient parvenus à sa connaissance de sources qu'il n'était pas autorisé à nommer, il n'a présenté que ceux pour lesquels il était « en mesure produire des preuves écrites accessibles à tous » (θ).

Quigley a noté un lien étroit entre les plus hauts échelons du pouvoir dans les cercles gouvernementaux britanniques et l'Université d'Oxford, en particulier All Souls College et Balliol College. Il a reçu une certaine aide « à caractère personnel » de la part de personnes proches de ce qu'il appelait le « Groupe » et dont, « pour des raisons évidentes », il ne pouvait pas révéler le nom (ι). Bien qu'il leur ait juré de garder le secret, Quigley a révélé dans l'interview radiophonique à laquelle il a été fait allusion plus haut que l'historien et politologue britannique Alfred Zimmern avait confirmé le nom des principaux protagonistes du « Groupe ». Il ne fait aucun doute que Zimmern lui-même était un proche collaborateur de ceux qui sont au centre du pouvoir réel en Grande-Bretagne. Il connaissait personnellement la plupart des personnages clés de la société secrète et en avait été membre pendant dix ans, avant de la quitter par dégoût en 1923.

Quigley a constaté que le « Groupe » semblait ignorer les conséquences de ses actions et agissait dans l'ignorance du point de vue des autres. Il a décrit leur tendance à donner du pouvoir et de l'influence à des personnes par amitié plutôt que par mérite et a affirmé qu'ils avaient « presque détruit » beaucoup de choses qui lui étaient chères. La grande énigme du professeur Quigley réside dans la déclaration qu'il a faite que, en dépit de la répugnance qu'il avait pour la cabale, il approuvait ses objectifs et ses buts (k). L'a-t-il faite pour se couvrir ? N'oubliez pas qu'il a mis en garde Rudy Maxa dès 1974. Il est clair que Quigley estimait que ses révélations le mettaient en danger.

Grâce à ses enquêtes, nous savons que Cecil Rhodes, le diamantaire sud-africain, a formé la société secrète à Londres au cours de la dernière décennie du XIXe siècle. Elle visait notamment à renouer les liens entre la Grande-Bretagne et les États-Unis et à diffuser tout ce qu'elle considérait comme bon dans les valeurs et les traditions de la classe dirigeante anglaise. Son but ultime était de faire passer toutes les parties du monde habitable sous son influence et son contrôle. Ses membres redoutaient tous profondément et cruellement que, si des mesures radicales n'étaient pas prises, leur richesse, leur pouvoir et leur influence soient affaiblis et finalement englouties par des étrangers, des intérêts étrangers, des entreprises étrangères, des coutumes et des lois étrangères, si des mesures radicales n'étaient pas prises. Ils pensaient que les hommes blancs d'origine anglo-saxonne se trouvaient à juste titre au sommet d'une hiérarchie raciale fondée sur la prédominance dans le commerce, l'industrie et l'exploitation d'autres races. Pour eux, le choix était difficile. Soit prendre des mesures drastiques visant à protéger et à développer l'Empire britannique, soit accepter que des pays comme l'Allemagne les réduisent à jouer un rôle de figurants sur la scène mondiale.

Les membres de cette Elite Secrète ne savaient que trop bien que l'Allemagne commençait à dépasser de plus en plus rapidement la Grande-Bretagne dans tous les domaines de la technologie, de la science, de l'industrie et du commerce. Ils considéraient l'Allemagne comme un coucou dans le nid africain de l'Empire et s'inquiétaient de son influence croissante en Turquie, dans les Balkans et au Moyen-Orient. Ils ont donc décidé de se débarrasser du coucou.

L'Elite Secrète a été influencée par la philosophie du professeur d'Oxford John Ruskin, dont le système était fondé sur sa croyance en la supériorité et l'autorité des classes dirigeantes anglaises et sur le fait qu'elles agissaient au mieux des intérêts de leurs inférieurs. Et elles affirmaient agir aussi pour le bien de l'humanité – pour le bien de la civilisation. Civilisation qu'elles contrôleraient, sanctionneraient, géreraient et rentabiliseraient. Pour cela, elles étaient prêtes à faire ce qui était nécessaire. Elles feraient la guerre pour la civilisation, massacreraient des millions de personnes au nom de la civilisation. Enveloppées dans la grande bannière de la civilisation, elles ont formé une société secrète comme il n'en avait jamais existé auparavant. Non seulement elle était soutenue par les priviléges et la richesse, mais encore elle était protégée des critiques et cachée sous un linceul d'altruisme. Ses membres prendraient le contrôle du monde pour son propre bien. Ils sauveraient le monde de lui-même.

La société secrète a spécifiquement infiltré les deux grands organes du gouvernement impérial : le ministère des affaires étrangères et le ministère des colonies, dont elle a établi son contrôle les hauts fonctionnaires. En outre, ses membres ont pris le contrôle des départements et des comités qui leur permettraient de réaliser leurs ambitions : le War Office, le Comité de la Défense impériale et les plus hauts échelons des services armés. L'allégeance à un parti politique n'était pas une condition préalable ; la loyauté à la cause l'était très certainement.

Les tentacules de la société secrète s'étendirent à la Russie et à la France, aux Balkans et à l'Afrique du Sud et ses cibles étaient les plus hauts fonctionnaires des gouvernements étrangers, qui étaient achetés et entretenus pour être utilisés ultérieurement. L'Amérique posait un problème différent. Au départ, la société secrète a envisagé de ramener les États-Unis dans un empire élargi, mais, réaliste, elle en a vite été dissuadée par leur croissance économique et leur potentiel. Dans ces conditions, la fraternité a préféré élargir son assise aux Etats-uniens anglophones, des hommes qui allaient dominer le monde par le biais des institutions financières et des gouvernements.

Qui plus est, ils avaient le pouvoir de contrôler l'histoire, de transformer cet instrument de connaissance en un instrument de tromperie. L'Elite Secrète a décidé de l'écriture et de l'enseignement de l'histoire, des tours d'ivoire universitaires jusqu'aux plus petites écoles. Ses membres ont étroitement contrôlé la publication des documents officiels, la sélection des documents à inclure dans la version officielle de l'histoire de la Première Guerre mondiale et ont refusé la communication des renseignements susceptibles de trahir leur existence clandestine. Les pièces à conviction ont été brûlées, retirées des documents officiels, détruites, falsifiées ou réécrites, de sorte que les véritables chercheurs et historiens n'ont plus eu accès qu'à des matériaux soigneusement sélectionnés. Les ouvrages de Carroll Quigley ont fait l'objet du même traitement. Des exemplaires de *Tragedy and Hope* ont été retirés des rayons des librairies américaines par des inconnus et l'ouvrage a été purement et simplement retiré de la vente sans aucune justification, peu après sa publication. Les planches originales du livre ont été détruites de manière inexplicable par l'éditeur de Quigley, la Macmillan Company, qui, pendant les six années suivantes, lui a « menti, menti et encore menti », en lui faisant délibérément croire qu'il serait réimprimé. Pourquoi (λ)? Quelles sont les pressions qui ont obligé une grande maison d'édition à prendre des mesures aussi extrêmes ? Quigley a affirmé que les puissants avaient empêché la diffusion du livre parce qu'il exposait des faits qu'ils ne voulaient pas que l'on sache.

Aujourd'hui encore, les chercheurs se voient refuser l'accès à certains documents relatifs à la Première Guerre mondiale parce que les membres de l'Elite Secrète avaient tout à craindre de la vérité, tout comme ceux qui leur ont succédé ont tout à en craindre. Ils veillent à ce que nous n'apprenions que les « faits » qui corroborent leur version de l'histoire. C'est pire qu'une supercherie. Ils étaient déterminés à

effacer toutes les traces qui menaient à eux. Ils ont pris toutes les mesures possibles pour s'assurer qu'il resterait extrêmement difficile de démasquer leurs crimes. Notre but est précisément de démasquer leurs crimes.

Notre analyse des origines secrètes de la Première Guerre mondiale s'appuie fondamentalement sur les travaux universitaires du professeur Quigley, mais va bien au-delà de ses premières révélations. Il a déclaré que les preuves de l'existence de la cabale ne sont pas difficiles à trouver, « si vous savez où regarder » (μ). Nous savions où regarder. Ce livre retrace les agissements, la carrière, imbriquée dans celle des autres, l'ascension au pouvoir des principaux personnages dont il a établi (et dont Alfred Zimmern a confirmé) qu'ils étaient membres de cette cabale et dénonce leur complicité dans l'embuscade qui a mené le monde à la guerre. Quigley a admis qu'il était difficile de savoir qui prenait une part active aux activités du groupe à un moment donné et, en fonction de nos propres recherches, nous avons ajouté aux listes qu'il a publiées le nom de ceux dont l'implication et les agissements les désignent comme membres ou associés. Les sociétés secrètes s'efforcent de préserver leur anonymat, mais les preuves que nous avons découvertes nous amènent à la conclusion réfléchie que, à l'époque qui a conduit à la Première Guerre mondiale, l'Elite Secrète comprenait un nombre de membres plus important que celui que Quigley avait déterminé à l'origine.

Ce livre n'est pas une histoire inventée sur un coup de tête. Malgré la tentative désespérée d'effacer toute trace de l'Élite Secrète, les preuves détaillées que nous présentons, chapitre par chapitre, révèlent toute la série tragique de fausses informations, de tromperies, de duplicités et de mensonges qui ont mené le monde à la ruine. Cette conspiration est un fait, pas une théorie.

De très nombreux personnages apparaissent dans ce récit et nous avons placé à la fin de l'ouvrage une liste des acteurs clés qu'il sera facile au lecteur de consulter, si nécessaire. Le lecteur est confronté à un défi déconcertant. Ces hommes immensément riches et puissants ont agi dans les coulisses, protégés par le noyau dur de l'establishment, par des médias aux ordres et par une histoire soigneusement contrôlée. Les chapitres suivants prouvent que les versions officielles de l'histoire qui sont enseignées depuis plus d'un siècle sont biaisées : imprégnées de mensonges et de demi-vérités. Ces mensonges ont pénétré si profondément dans le psychisme que la première réaction du lecteur pourrait être d'éjecter les preuves parce qu'elles ne correspondent pas à ce qu'il a appris à l'école ou à l'Université ou qu'elles remettent en question toutes ses hypothèses. L'Elite Secrète et ses agents cherchent toujours à contrôler notre compréhension de ce qui s'est réellement passé et des raisons pour lesquelles les choses se sont produites ainsi. Nous vous demandons seulement de relever ce défi et d'examiner les preuves que nous vous présentons. Votre ouverture d'esprit en sera juge.

## Chapitre 1 : La société secrète

Un après-midi d'hiver de février 1891, trois hommes étaient engagés dans une conversation sérieuse à Londres. De cette conversation devaient découler des conséquences de la plus haute importance pour l'Empire britannique et pour le monde entier.

Les premières pages du livre du professeur Carroll Quigley *Histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine* peut se lire comme un thriller de John le Carré, mais il ne s'agit pas d'un roman d'espionnage. Les trois fervents impérialistes britanniques qui se rencontrèrent ce jour-là, Cecil Rhodes, William Stead et Lord Esher, le firent pour élaborer un plan d'organisation d'une société secrète qui prendrait le contrôle de la politique étrangère de la Grande-Bretagne et, plus tard par extension, de celle des États-Unis d'Amérique : une société secrète qui avait pour but de renouveler le lien anglo-saxon entre la Grande-Bretagne et les États-Unis (1), de répandre tout ce que ses membres considéraient comme bon dans les traditions de la classe dirigeante anglaise et d'étendre l'influence de l'Empire britannique dans un monde qu'ils se croyaient destinés à contrôler.

C'était la grande époque de Jack l'éventreur et de la reine Victoria. Celle-ci, après avoir surmonté ses préjugés antisémites, se lia d'amitié avec un membre de la dynastie bancaire des Rothschild, qui jouerait un rôle très important dans ce qui allait suivre (2); celui-là était soupçonné d'avoir assassiné Mary Kelly, sa cinquième et peut-être dernière victime, dans les taudis brumeux de Whitechapel (3). Ces deux événements, sans rapport l'un avec l'autre, captivèrent les deux extrêmes de la société à cette époque de priviléges et de pauvreté : goût excessif du luxe chez le petit nombre et précarité chez le plus grand nombre. En dépit des conditions sociales épouvantables qui y régnait, l'Angleterre victorienne, empreinte de la « magnificence » de l'Empire britannique, trônait au sommet de la puissance internationale, mais pouvait-elle y rester à tout jamais ? C'était la question essentielle dont les hommes d'influence débattaient très sérieusement dans des salons remplis de fumée de cigare et le plan dont avaient convenu ces trois hommes consistait essentiellement dans l'affirmation de la nécessité de prendre des mesures pour que la Grande-Bretagne conserve sa position dominante dans les affaires mondiales.

Les conspirateurs étaient des personnalités publiques bien connues, mais il convient de noter dès le départ que chacun était lié à une richesse et une influence infiniment plus grandes. Le plan mis sur la table était relativement simple. Une société secrète serait formée et dirigée par un petit groupe d'experts très soudés. Le chef devait en être Cecil Rhodes. Lui et ses complices construisirent cette organisation secrète en cercles concentriques, au milieu desquels était un noyau d'hommes de confiance – « La Société des Elus » – qui savaient sans aucun doute qu'ils étaient membres d'une cabale

dont l'objectif était de prendre et de conserver le pouvoir à l'échelle mondiale (4). Un deuxième cercle extérieur, plus grand et assez hétéroclite dans sa composition, devait s'appeler « l'Association des Assistants ». A ce niveau, les membres pouvaient ou non avoir été conscients de faire partie intégrante d'une ou d'être utilisés par une société secrète. Nombreux sont ceux qui, à la périphérie du groupe, idéalistes et politiciens honnêtes, ne surent peut-être jamais que les vraies décisions étaient prises par une clique impitoyable dont ils ignoraient tout (5). Le professeur Quigley révéla que l'organisation était « parfaitement capable de dissimuler son existence et [que] beaucoup de ses membres influents, satisfaits de posséder la réalité du pouvoir plutôt que l'apparence du pouvoir, sont inconnus même de ceux qui étudient de près l'histoire britannique » (6). Le secret y jouait un rôle primordial. Personne, en dehors de quelques privilégiés, ne connaissait l'existence de la société. Ses membres étaient conscients que la réalité du pouvoir était beaucoup plus importante et efficiente que l'apparence du pouvoir, car ils appartenaient à une classe privilégiée qui savait comment les décisions étaient prises, comment les gouvernements étaient contrôlés et comment la politique était financée. Dans les discours et les livres, on les appelle évasivement le « pouvoir financier », le « pouvoir occulte » ou « les hommes de l'ombre ». Toutes ces appellations sont pertinentes, mais nous les avons désignés par le terme collectif d'« Elite Secrète ».

La réunion de février 1891 n'était pas fortuite. Rhodes l'avait planifiée depuis que, des années plus tôt, Stead et Esher s'étaient rangés à ses idées. Le 15 février 1890, Rhodes avait quitté l'Afrique du Sud pour présenter son plan à Lord Rothschild dans sa propriété. Nathaniel Rothschild ainsi que Lord Esher et d'autres membres très haut placés de l'establishment britannique y étaient présents.

Esher avait alors déclaré : « Rhodes est un admirable passionné, mais il considère les hommes comme des machines... il voit grand... et [est], je suppose, assez peu scrupuleux quant aux moyens qu'il emploie (7). » En vérité, il avait exactement les qualités requises pour être un bâtisseur d'empire : il était sans scrupules, insensible et extrêmement ambitieux.

Depuis longtemps Cecil Rhodes avait parlé de créer une société secrète de type jésuite et s'était engagé à prendre toutes les mesures nécessaires pour protéger et promouvoir l'extension de la puissance de l'empire britanniques. Il cherchait à « faire passer le monde non civilisé sous la domination britannique, pour relever les Etats-Unis, pour faire de la race anglo-saxonne un seul empire » (8). Tel était en substance le plan. Tout comme l'Ordre des Jésuites avait été formé pour protéger le pape et promouvoir l'Église catholique et n'avait de compte à rendre qu'à son propre supérieur général et, en théorie, au pape, la société secrète devait protéger et étendre l'empire britannique et était responsable devant son chef. Le Saint Graal n'était pas le contrôle du royaume de Dieu sur terre au nom du Tout-Puissant mais celui du monde connu au nom du puissant Empire britannique. Ces deux sociétés cherchaient à dominer le monde par des moyens différents mais étaient prêtes à tout pour parvenir à leurs fins.

En février 1891, le temps était venu de passer à l'action et il fut décidé de former la société secrète en question. Elle tenait des réunions secrètes mais ses membres n'avaient pas besoin de vêtements secrets, de poignées de main secrètes ou de mots de passe, puisqu'ils se connaissaient tous très bien les uns les autres (9). Chacun de ces trois premiers architectes fit profiter la société de ses propres qualités et de ses propres contacts. Rhodes était premier ministre de la colonie du Cap et gouverneur d'une vaste zone d'Afrique australe que certains commençaient déjà à appeler Rhodésie. Il était considéré comme un homme d'État et, en tant que tel, il était responsable devant le British Colonial Office, mais, en réalité, il s'agissait d'un opportuniste qui s'appropriait des terres et dont la fortune reposait sur les mines de diamants de Kimberley. Sa richesse était garantie par la répression brutale (10) des indigènes et les intérêts miniers mondiaux de la Maison Rothschild (11), à laquelle il devait également rendre des comptes.

Dans les années 1870, Rhodes avait passé un certain temps à l'université d'Oxford, où il s'était inspiré de la philosophie de John Ruskin qui venait d'y être installé professeur de beaux-arts. Ruskin semblait se faire le champion de tout ce qu'il y avait de mieux dans l'éthique du service public, dans les traditions d'éducation, de bienséance, de devoir et d'autodiscipline, dont il pensait qu'elles devaient être répandues dans les masses du monde anglophone. Mais, derrière cette bienveillance, se cachait une philosophie qui s'opposait fermement à l'émancipation des femmes, ne supportait pas la démocratie et soutenait la guerre « juste » (12). Il préconisait que l'État soit contrôlé par une petite classe dirigeante. L'ordre social devait être bâti sur l'autorité d'êtres supérieurs imposant une obéissance absolue et inconditionnelle aux inférieurs. Il rejettait ce qu'il considérait comme la conclusion logique du libéralisme : le nivellement des distinctions entre les classes, entre les hommes et la désintégration de l'autorité « légitime » de la classe dirigeante (13). En l'écoutant, Esher et Rhodes durent penser qu'il leur donnait l'autorisation philosophique de conquérir le monde. Cecil Rhodes but les paroles de cette conscience et en conçut le rêve de placer l'ensemble du monde non civilisé sous la domination britannique (14).

De retour en Afrique du Sud, Rhodes se lança dans la politique pour servir ses ambitions personnelles, alliées, bien sûr, aux intérêts de la très profitable industrie minière. En dépit de son profond respect pour la philosophie de Ruskin, ses actions trahissaient un esprit plus pratique et plus impitoyable. Son approche des affaires autochtones était brutale. En 1890, il demanda à la Chambre des Députés de Cape Town que « l'indigène [soit] traité comme un enfant et [que] la franchise électorale [...] lui [soit] refusée [...] Nous devons adopter un système de despotisme semblable à celui qui réussit si bien dans l'Inde, dans nos relations avec les barbares d'Afrique du Sud » (15). Fort du sentiment de supériorité qu'il avait acquis à l'époque où il était à Oxford, il pilla les réserves des indigènes, défricha leurs terres ancestrales pour exploiter l'or et les diamants et manipula la politique et les affaires à son profit et à celui de ses bailleurs de fonds. Bien qu'il ait été associé toute sa vie à des hommes dont le seul motif était l'avarice,

son but avoué était d'utiliser sa richesse mal acquise pour réaliser son idéal, à savoir la domination du monde entier par l'Empire britannique (16).

Avant de mourir d'une insuffisance cardiaque à l'âge de 48 ans, Rhodes, sachant qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre, rédigea plusieurs testaments, qu'il compléta par un certain nombre de codicilles. En 1902, on trouvait parmi ses exécuteurs testamentaires Lord Nathaniel Rothschild, Lord Rosebery, Earl Grey, Alfred Beit, Leander Starr Jameson et Alfred Milner, qui, comme nous le verrons, opéraient tous au cœur de la société secrète. Rhodes pensait que « l'Angleterre insulaire ne pouvait absolument pas se maintenir ou même se protéger sans l'aide des peuples qui vivent au-delà des mers d'Europe » (17). Dans les années à venir, il faudrait résoudre les problèmes d'insularité et renforcer les liens avec l'Amérique. Son grand projet était implicitement lié à la volonté de faire de l'Université d'Oxford le centre éducatif des pays anglophones et de fournir aux universitaires de haut niveau, en particulier ceux de tous les États américains, les moyens financiers nécessaires pour « [qu'ils puissent] côtoyer tous les types d'individus et de classes sur un pied d'égalité absolu ». Ceux qui étaient assez chanceux pour recevoir une bourse de Rhodes avaient été sélectionnés par les administrateurs dans l'espoir que leur séjour à Oxford les persuaderait « des avantages pour les colonies et le Royaume-Uni de conserver l'unité de l'Empire » (18). Bob Hawke, ancien premier ministre australien et Bill Clinton, ancien président des États-Unis, comptent parmi les boursiers de Rhodes.

Mais ce faiseur d'empire fut bien plus qu'un simple bienfaiteur de l'Université. Son ami William T. Stead déclara, immédiatement après la mort de Rhodes, qu'il était « le fondateur de la nouvelle dynastie de rois de l'argent, qui sont devenus ces derniers temps les véritables dirigeants du monde moderne » (19). Les grands financiers utilisèrent souvent leur fortune pour décider de la paix et de la guerre et bien sûr, pour exercer une influence sur la politique dans un but lucratif. Rhodes était fondamentalement différent. Il poursuivait un objectif inverse, cherchant à rassembler de grandes richesses dans sa société secrète afin d'atteindre des objectifs politiques : acheter les gouvernements et les politiciens, acheter l'opinion publique et les moyens de l'influencer. Il voulait que l'Elite Secrète utilise sa richesse pour étendre son contrôle sur le monde. En secret.

William Stead, proche associé de Rhodes dans la société secrète, représentait une nouvelle force d'influence politique : le pouvoir des journaux à grand tirage qui diffusent leurs opinions à un nombre toujours croissant de travailleurs et de travailleuses. Stead fut le journaliste le plus en vue de son temps. Il avait osé confronter la société victorienne au scandale de la prostitution enfantine dans un article virulent de la Pall Mall Gazette en 1885. Les précisions qu'il avait données dans un exposé explicite sur la maltraitance des enfants dans les bordels de Londres avaient choqué la société victorienne. Le monde souterrain de l'enlèvement, de la réclusion et de la « vente » de jeunes filles issues de milieux défavorisés avait été décrit en détail, à la suite de Stead, dans une série de « récits infernaux ». Ils brossaient un tableau horrible des cellules capitonnées où les membres de la classe supérieure qui

éprouvaient une attirance sexuelle pour les enfants se livraient en toute sécurité à leurs pratiques odieuses (20). Moralement, la société londonienne fut gagnée par la panique et, en conséquence, le gouvernement fut contraint d'adopter le Criminal Law Amendment Act. En raison des méthodes qu'ils avaient utilisées pour mener leur enquête, Stead et plusieurs de ses associés éclairés, dont Bramwell Booth de l'Armée du Salut, furent accusés d'enlèvement. Booth fut acquitté, mais Stead passa trois mois en prison (21).

C'est ce qui valut à Stead sa place dans la société élitiste de Rhodes. Il était capable d'influencer le grand public. Après avoir mis le gouvernement dans l'embarras en l'obligeant à modifier immédiatement la loi, Stead fit campagne pour des causes auxquelles il croyait passionnément, y compris la réforme de l'éducation et la réforme agraire et, dans les années qui suivirent, il fut parmi ceux qui réclamèrent avec le plus d'ardeur une augmentation du budget de la marine. Stead espérait améliorer les relations entre nations anglophones et réformer la politique impériale britannique (22). Il fut l'un les premiers journalistes militants et construisit autour de ses journaux un impressionnant réseau de jeunes journalistes, qui à leur tour favorisèrent les ambitions de l'Elite Secrète dans tout l'Empire (23).

Le troisième homme présent à la réunion inaugurale de la société secrète était Reginald Balliol Brett, plus connu sous le nom de Lord Esher, proche conseiller de trois monarques. Esher avait une influence encore plus grande dans les hautes sphères de la société. Il représentait les intérêts de la monarchie des dernières années du règne de Victoria à celui de l'exubérant Edouard VII et à celui du plus posé, mais plus malléable, George V. Il fut décrit comme « l'éminence grise qui dirigeait l'Angleterre d'une main tout en courant les adolescents de l'autre » (24). Esher écrivit des lettres de conseils au roi Edward VII presque quotidiennement pendant ses huit années de règne (25) et, grâce à lui, le roi fut tenu au courant des affaires de l'Elite Secrète. Son rôle précis dans la politique britannique est difficile à saisir ; il l'était même pour ses contemporains. Il présida d'importants comités secrets, fut responsable de la nomination des ministres, des hauts fonctionnaires et des diplomates, ne mâcha pas ses mots sur les hauts grades de la hiérarchie militaire et exerça un pouvoir bien supérieur à celui que lui accordait la constitution. Aucune personne n'agit plus que lui dans les coulisses en faveur l'Elite Secrète.

Deux autres personnes ne tardèrent pas à devenir des élus de la société secrète : Lord Nathaniel Rothschild, banquier d'affaires international et Alfred Milner, administrateur colonial relativement peu connu qui mit intelligemment fin au chaos financier qui régnait en Egypte. Ces deux hommes représentaient différents aspects du contrôle et du pouvoir. La dynastie des Rothschild incarnait le « pouvoir financier » par excellence. Alfred Milner était un self-made man, un universitaire doué qui avait commencé sa vie professionnelle comme avocat avant de se tourner vers le journalisme et de devenir finalement un homme d'influence puissant et prospère. A la longue, il finit par diriger les « hommes de l'ombre ».

La dynastie des Rothschild était toute puissante dans le secteur bancaire britannique et mondial et se considérait comme l'égale de la royauté (26), au point d'appeler son siège londonien « New Court ». Comme la famille royale britannique, elle était originaire d'Allemagne. Elle était probablement la dynastie la plus authentique de toutes. Les Rothschild pratiquaient l'endogamie pour éviter de disperser leurs grandes richesses, se mariant non seulement entre eux mais aussi aux membres de leur famille proche. Sur les vingt-et-un mariages que contractèrent en tout les descendants de Mayer Amschel Rothschild, patriarche de la famille, pas moins de quinze furent des mariages entre cousins.

La richesse engendre la richesse d'autant plus qu'elle peut fournir ou refuser des fonds aux gouvernements et dominer le marché financier à l'échelle mondiale. Les Rothschild n'avaient pas leur pareil dans ce domaine. Ils manipulaient les politiciens, se liaient d'amitié avec les rois, les empereurs et les aristocrates et développèrent ainsi leur propre mode de fonctionnement. La police de Londres veillait à ce que les voitures des Rothschild aient la priorité de passage dans les rues de la ville (27). Les biographes de la Maison Rothschild rapportent que les hommes d'influence et les hommes d'État de presque tous les pays du monde étaient à leur solde (28). Il ne fallut pas longtemps pour que la plupart des princes et des rois d'Europe tombent sous leur influence (29). Cette dynastie internationale était pratiquement intouchable : « La Maison Rothschild était infiniment plus puissante que tous les empires financiers qui l'avaient précédée. Elle était riche comme Crésus vastes. Elle était internationale. Elle était indépendante. Les gouvernements royaux s'inquiétaient de ne pas pouvoir la contrôler. Les mouvements populaires la détestaient parce qu'elle n'était pas responsable devant le peuple. » Les constitutionnalistes lui en voulaient parce que son influence s'exerçait dans les coulisses – en secret (30). Ses liens financiers et commerciaux s'étendaient à l'Asie, au Proche- et à l'Extrême-Orient ainsi qu'aux États d'Amérique du Nord et du Sud. Elle régnait sur l'investissement et avait des participations dans les industries primaires et secondaires. Les Rothschild savaient toujours comment utiliser leur richesse pour anticiper l'évolution du marché et se le rendre favorable. Leurs ressources inégalées étaient garanties par un partenariat familial étroit qui pouvait faire appel aux agents qu'ils avaient dans le monde entier. Ils comprirent la valeur de l'anticipation une génération avant tous leurs concurrents. Les Rothschild communiquaient régulièrement entre eux, souvent plusieurs fois par jour, par des messages codés transmis par des agents de confiance bien payés, de sorte qu'ils étaient collectivement au fait des événements futurs, en particulier en Europe. Les gouvernements et les têtes couronnées appréciaient tant les communications rapides des Rothschild, leur réseau de messagers, d'agents et d'associés familiaux, qu'ils les utilisaient comme un service postal express, ce qui en soi permettait à la famille de connaître encore mieux les tractations secrètes (31). Il n'est pas exagéré de dire que, au XIX<sup>e</sup> siècle, la Maison Rothschild avait connaissance des événements et des propositions bien avant les gouvernements, ses concurrents commerciaux ou les journaux.

Tout au long du XIXe siècle, les opérations bancaires, d'investissement et commerciales de la famille Rothschild ressemblaient à une liste de coups d'Etat internationaux. Des réseaux ferroviaires entiers dans toute l'Europe et l'Amérique furent financés par des obligations Rothschild ; les investissements dans les minerais, les matières premières, l'or et les diamants, les rubis, la découverte de nouveaux gisements pétroliers au Mexique, en Birmanie, à Bakou et en Roumanie furent financés par leur empire bancaire, tout comme plusieurs importantes entreprises d'armement, dont Maxim-Nordenfeldt et Vickers (32). Toutes les principales branches de la famille Rothschild, à Londres, Paris, Francfort, Naples et Vienne, travaillaient en partenariat. A l'unisson, elles purent mettre en commun leurs coûts, partager les risques et se garantir mutuellement des bénéfices importants.

Les Rothschild appréciaient leur anonymat et, à de rares exceptions près, faisaient leurs affaires dans les coulisses. Longtemps, leurs activités furent habilement couvertes du plus grand secret (33). Ils faisaient appel à leurs agents et à leurs filiales bancaires non seulement en Europe mais aussi dans le monde entier, y compris New York et Saint-Saint-Pétersbourg (34). Leur système traditionnel d'agents semi-autonomes reste inégalé (35). Ils reprenaient des banques et des conglomérats industriels en difficulté, y injectaient de grosses sommes d'argent, en prenaient le contrôle et les utilisaient comme façade. Par exemple, leur énorme pouvoir financier leur permit de faire de la petite banque M.M. Warburg de Hambourg, qu'ils avaient sauvée de la faillite, l'une des principales banques d'Allemagne, qui joua ensuite un rôle important dans le financement de l'effort de guerre allemand pendant la Première Guerre mondiale. Cette capacité à donner l'impression de soutenir un camp tout en favorisant activement l'autre devint la marque de leur efficacité.

Alors qu'ils n'avaient pas de statut social au début du XIXe siècle, à la fin de cette même époque leur richesse leur avait permis d'ouvrir des portes que, en raison de leurs origines juives, le sectarisme leur avait fermé jusqu'alors. La branche anglaise, N.M. Rothschild & Co., dirigée par Lionel Rothschild, devint l'élément moteur de la dynastie. Il promut les intérêts de la famille en se liant d'amitié avec le mari de la reine Victoria, le prince Albert qui, en raison de son besoin chronique d'argent, lui accorda volontiers son patronage. Les Rothschild firent acheter par un intermédiaire des actions pour Albert et, en 1850, Lionel « prêta » à la reine Victoria et à son époux des fonds pour acheter le bail du château de Balmoral et de ses 4 000 hectares (36). Son fils Nathaniel, ou Natty, lui succéda et devint, en tant que directeur de la Maison de Londres, de loin l'homme le plus riche du monde.

Les gouvernements eux aussi se laissèrent séduire par leur considérable pouvoir financier. En 1875, le baron Lionel avança au gouvernement libéral de Disraeli 4 000 000 de livres sterling, soit 1 176 000 000 de livres sterling d'aujourd'hui (37), pour acheter au khédive d'Égypte, ruiné, les actions qu'il détenait dans la société du canal de Suez. Disraeli écrivit ensuite avec jubilation à la reine Victoria : « Voilà, Madame... Il n'y avait qu'une seule société qui pouvait le faire – les Rothschild. Ils se sont comportés admirablement ; ils ont prêté de l'argent à un faible taux et la totalité des intérêts du khédive est

maintenant à vous (38). » Le gouvernement britannique remboursa l'intégralité du prêt dans les trois mois, pour le plus grand bénéfice des deux parties.

L'inévitable ascension des Rothschild de Londres vers le sommet de la société se reflète dans l'élévation de Natty à la pairie en 1885, date à laquelle lui et la famille devinrent membres à part entière de l'entourage du prince de Galles. Encouragé par leur « générosité », le prince dépensait beaucoup plus que ne lui permettait la subvention qu'il recevait de l'Etat et Natty et ses frères, Alfred et Leo, fidèles à leur tradition familiale, faisaient des prêts à taux bas à la royauté. À partir du milieu des années 1870, ils couvrirent les dettes de jeu colossales de l'héritier du trône et firent en sorte qu'il soit habitué à vivre dans un luxe que ne lui permettaient absolument pas ses moyens. Le « don » qu'ils firent à la famille royale pour qu'elle puisse souscrire un emprunt de 160 000 livres sterling (environ 11,8 millions de livres sterling d'aujourd'hui) pour l'achat de Sandringham House fut « discrètement passé sous silence » (39). Les deux grands domaines de Balmoral et de Sandringham House, très étroitement liés à la famille royale britannique, furent payés, sinon entièrement, du moins en partie, par les largesses de la Maison Rothschild.

Les Rothschild subventionnaient fréquemment les politiciens dociles. Lorsqu'il était secrétaire d'État pour l'Inde, Randolph Churchill (le père de Winston) approuva l'annexion de la Birmanie le 1er janvier 1886, permettant ainsi aux Rothschild de procéder pour leur plus grand profit à l'émission des actions de la Société des mines de rubis de Birmanie. Churchill exigea que le vice-roi, Lord Dufferin, annexe la Birmanie comme cadeau de Nouvel An pour la Reine Victoria, mais les gains financiers qui en résultèrent furent versés à la Maison Rothschild. Esher nota avec sarcasme que Churchill et Rothschild semblaient conduire ensemble les affaires de l'Empire et l'« intimité excessive » (40) de Churchill avec les Rothschild suscita des commentaires amers, mais personne ne les critiqua ouvertement. Lorsqu'il mourut (de la syphilis), il s'avéra que Randolph devait la somme impressionnante de 66 902 livres sterling à Rothschild, immense dette qui équivaut à environ 5,5 millions de livres sterling d'aujourd'hui.

Même si, dans le domaine de la politique, il était conservateur par nature et par éducation, Natty Rothschild estimait que, en matière de finances et de diplomatie, tous les partis devaient écouter les Rothschild. Il attira dans son cercle d'amis et de connaissances de nombreux hommes importants qui, politiquement, étaient à première vue ses ennemis. Dans le monde clos de la politique, les Rothschild exerçaient une immense influence sur les dirigeants du parti libéral et sur ceux du parti conservateur. Ils déjeunaient avec eux à New Court, dînaient avec eux dans des clubs privés et conviaient tous les principaux décideurs politiques à partager avec les politiciens et la royauté de plantureux repas copieusement arrosés dans leurs résidences familiales. Ils possédaient ensemble de grandes maisons à Piccadilly, des résidences à Gunnersby Park, Acton, Aylesbury, Tring, Waddesdon Manor et Mentmore Towers (dont Lord Rosebery devint propriétaire lorsqu'il épousa Hannah de Rothschild). Édouard VII était toujours le bienvenu dans le somptueux château de Ferrières ou dans l'immense hôtel particulier

parisien d'Alfred de Rothschild, lorsqu'il venait passer le week-end dans les bordels de la capitale. C'était dans ce cercle extrêmement fermé, absolument privé que l'Elite Secrète discutait de ses plans et de ses ambitions pour l'avenir du monde et, selon Niall Ferguson, biographe de Rothschild, « [c'est] dans ce milieu que furent prises beaucoup des décisions politiques les plus importantes de la période » (41).

Les Rothschild avaient amassé une telle richesse que rien ni personne n'était trop cher pour eux. Grâce à elle, ils offraient à certains hommes la possibilité de poursuivre de grandes ambitions politiques et de réaliser des profits. Le fait de contrôler la politique dans les coulisses leur permettait d'éviter d'être tenus publiquement responsables de ce qui tournait mal. Ils influençaient les nominations aux hautes fonctions et communiquaient presque quotidiennement avec les grands décideurs (42). Dorothy Pinto, mariée dans la dynastie Rothschild, donna un aperçu saisissant de leur familiarité avec les centres du pouvoir politique. « Enfant, se souvint-elle, je pensais que Lord Rothschild vivait au ministère des affaires étrangères, car, de la fenêtre de ma classe, je voyais sa calèche devant tous les après-midi – alors que, bien sûr, il y était enfermé avec Arthur Balfour (43). » Alors ministre des affaires étrangères, Balfour faisait partie du noyau de la société secrète et était destiné à devenir premier ministre.

Avant sa mort en 1915, Natty ordonna la destruction posthume de sa correspondance privée, privant ainsi les archives des Rothschild de précieux documents et laissant l'historien « se demander quelle part du rôle politique de la Maison Rothschild restera irrévocablement caché à la postérité » (44). Qu'aurait révélé au juste cette correspondance avec des premiers ministres, des secrétaires d'État aux affaires étrangères, des vice-présidents, des dirigeants libéraux comme Rosebery, Asquith et Haldane, sans parler du tout-puissant Alfred Milner ou de conservateurs comme Salisbury, Balfour et Esher, les yeux et les oreilles du roi dans la société secrète ? Il existe encore de nombreuses preuves que tous ces acteurs clés fréquentaient les résidences des Rothschild (45) : que contenaient donc ces volumes de lettres ? Innombrables étaient les précieuses informations que les agents des Rothschild fournissaient à leurs maîtres à New Court et qui étaient ensuite transmises au ministère des affaires étrangères et à Downing Street. Après que les membres de l'Elite Secrète eurent supprimé toutes les traces qui les reliaient aux Rothschild, Natty Rothschild fit précisément ce qu'il fallait faire pour que leurs actions restent cachées aux générations futures.

Et qu'en est-il de la cinquième personne, l'outsider, l'homme de l'ombre ? Alfred Milner était une figure clé de l'Elite Secrète. Au moment de la réunion inaugurale, il rentrait en Angleterre d'Égypte, où il venait de quitter son poste d'administrateur colonial, mais il connaissait déjà parfaitement la proposition de Rhodes. À son retour à Londres, il fut immédiatement admis dans la Société des Elus. Comme Rhodes, il avait assisté aux conférences de Ruskin à Oxford et était un fervent disciple de ce philosophe (46). Milner était un homme qui imposait autant le dévouement et le respect que n'importe quel Supérieur général de la Compagnie de Jésus.

Né en Allemagne en 1854, Alfred Milner était un universitaire doué qui parlait couramment le français et l'Allemand. N'étant pas indépendant financièrement, il comptait sur les bourses pour payer ses études à Oxford. Il y rencontra et s'y lia d'amitié avec le futur premier ministre Herbert Asquith, avec qui il resta en contact régulier toute sa vie. Intelligent et calculateur, mais privé d'éloquence, jeune avocat, Milner arrondissait ses fins de mois en écrivant des articles pour la *Fortnightly Review* et la *Pall Mall Gazette*. Il y travailla aux côtés de William Stead, dont le journalisme militant lui plaisait et dont les campagnes en faveur d'une plus grande unité entre les nations anglophones susciterent en lui un profond intérêt pour l'Afrique du Sud.

En raison de sa ferveur pour l'Empire et la direction qu'il pourrait prendre, Milner fut admis dans un cercle fermé de politiciens libéraux réunis autour de Lord Rosebery. En 1885, il fut invité pour la première fois à la résidence de Rosebery à Mentmore. Moins d'un an plus tard, Rosebery était devenu ministre des affaires étrangères et, sous son patronage, Milner monta en grade dans la fonction publique. Secrétaire personnel du chancelier au Trésor George Goschen, Milner fut en grande partie responsable du budget de 1887. Ses compétences étaient admirées et respectées. Il se vit proposer le poste de directeur général des comptes au Caire et l'accepta au moment où le gouvernement britannique commençait à saisir pleinement l'importance stratégique de l'Égypte et du Canal de Suez. Les Rothschild s'occupaient des finances de l'Égypte à Londres et, à son premier retour en Angleterre en avril 1891, Milner dîna avec Lord Rothschild (47) et d'autres personnalités très influentes de l'Elite Secrète. Même si c'est précisément à cette époque que la société secrète commença à avoir une influence mondiale, Milner, comme l'a montré le professeur Quigley, fut l'homme qui donna un coup d'élan à l'Elite Secrète : « Rhodes voulait créer un groupe secret mondial dédié aux idéaux anglais et à l'Empire en tant qu'incarnation de ces idéaux et ce groupe fut créé après 1890 par Rhodes, Stead et, surtout, par Milner(48). » Milner en fut toujours le cerveau.

La personnalité dynamique d'Alfred Milner attirait à ses côtés des hommes aussi ambitieux que lui. Ses impressionnantes capacités d'organisation s'épanouirent de 1892 à 1896, lorsqu'il dirigea le plus grand département du gouvernement, le Board of Inland Revenue. Milner était régulièrement invité le week-end dans l'une des demeures des Lords Rothschild, Salisbury ou Rosebery et fut fait chevalier pour ses services en 1895. L'année suivante, il fut nommé par le roi, sur recommandation de Lord Esher, haut-commissaire en Afrique du Sud.

Le fait le plus remarquable au sujet d'Alfred (plus tard vicomte) Milner est peut-être que, bien que peu de gens aient entendu parler de lui en dehors du cadre de la guerre des Boers, il devint la figure de proue de l'élite secrète de 1902 à 1925. Pourquoi en savons-nous si peu sur cet homme ? Pourquoi son nom ne figure-t-il pas dans les pages choisies de si nombreuses histoires officielles ? Carroll Quigley nota

en 1949 que toutes les biographies de Milner avaient été écrites par des membres de l'Elite Secrète et soulevaient plus de questions qu'elles n'apportaient de réponses (49). Selon lui, l'oubli dans lequel tomba l'une des figures les plus importantes du XXe siècle s'inscrit dans une politique délibérée du secret (50).

Alfred Milner, self-made-man et fonctionnaire à la carrière brillante qui avait plus de relations que quiconque à Oxford, acquit une puissance absolue dans les rangs de ces personnes au demeurant privilégiées. Rhodes et Milner étaient inextricablement liés l'un à l'autre par les événements qui se déroulaient en Afrique du Sud. Cecil Rhodes reprocha à William Stead d'avoir déclaré qu'il « soutiendrait Milner, quelles que soient les mesures qu'il pourrait prendre, à l'exception de la guerre ». Rhodes ne fit pas ces réserves. Il reconnut en Alfred Milner l'homme d'acier qu'il fallait pour poursuivre le rêve de domination du monde : « Je soutiens Milner sans réserve. S'il se prononce pour la paix, je me prononce pour la paix ; s'il se prononce pour la guerre, je me prononce pour la guerre. Quoi qu'il arrive, je suis d'accord avec Milner (51). » Au fil du temps, Milner s'avéra le plus apte de tous, il en vint à jouir du privilège du patronage et du pouvoir, il devint celui vers qui les autres se tournaient pour être dirigés et guidés. Si un individu joue un rôle moteur dans notre récit, c'est Alfred Milner.

Collectivement, les cinq principaux acteurs de ce récit – Rhodes, Stead, Esher, Rothschild et Milner – représentaient la nouvelle force montante de la politique britannique, mais il fallait aussi compter sur les vieilles et puissantes familles aristocratiques qui, souvent de mèche avec le souverain régnant, avaient longtemps exercé une influence prépondérante sur Westminster ; il s'agissait notamment des Cecil.

Robert Arthur Talbot Gascoyne-Cecil, troisième marquis de Salisbury, dirigea le parti conservateur à la fin du XIXe siècle. Il fut premier ministre à trois reprises, pendant quatorze ans, c'est-à-dire plus longtemps que n'importe qui d'autre, entre 1885 et 1902. Il transmit les rênes du gouvernement au fils de sa sœur, Arthur Balfour, lorsqu'il prit sa retraite de premier ministre en juillet 1902, convaincu que son neveu continuerait à mener sa politique. Lord Salisbury avait quatre frères et sœurs, cinq fils et trois filles, qui étaient tous liés par le mariage à des membres de la classe dirigeante anglaise. Il attribua des postes gouvernementaux importants à ses relations, ses amis et ses riches partisans, qui lui prouvérent leur reconnaissance en faisant en sorte que ses vues se traduisent en politiques dans les sphères gouvernementales, administratives et diplomatiques. Le « bloc » élargi de Cecil fut étroitement lié aux ambitions de la Société des Elus et de l'Elite Secrète tout au long de la première moitié du XXe siècle (52).

De même, le parti libéral était dominé par la dynastie des Rosebery. Archibald Primrose, 5e comte de Rosebery, fut deux fois secrétaire d'État aux affaires étrangères et fut premier ministre entre 1894 et 1895. Salisbury et Rosebery, comme tant d'autres membres de la classe dirigeante, avaient fait leurs études à Eton et à Oxford. Adversaires dans le domaine politique, ils n'en furent pas moins tous deux associés à l'Elite Secrète.

Rosebery avait une relation qui rendait son influence encore plus grande. Il avait épousé le plus beau parti de l'époque, Hannah de Rothschild et avait été ainsi admis dans la famille bancaire la plus soudée et certainement la plus riche du monde. Selon le professeur Quigley, Rosebery ne prit probablement pas une part très active à la Société des Elus, mais coopéra pleinement avec ses membres. Il avait des relations personnelles étroites avec eux, notamment avec Esher qui était l'un de ses amis les plus intimes. Rosebery aimait et admirait également Cecil Rhodes qui était souvent son invité. Il fit de Rhodes son conseiller privé et, en retour, Rhodes fit de Rosebery un de ses exécuteurs testamentaires (53). Clientélisme, supériorité aristocratique, éducation exclusive, richesse : telles étaient les qualifications nécessaires pour être admis dans une société de l'élite, en particulier à ses débuts. Ils se réunissaient en secret dans des hôtels particuliers et dans de magnifiques demeures seigneuriales. Les plus prisés étaient les résidences des Rothschild à Tring Park et Piccadilly, la résidence de Rosebery à Mentmore et Marlborough House, résidence privée du prince de Galles jusqu'à ce qu'il soit couronné sous le nom d'Edward VII en 1901. Des restaurants londoniens sélects comme le Grillion's et The Club étaient aussi propices à l'élaboration de plans et à la mise au point d'intrigues autour de plantureux repas.

Ce furent ces personnes qui mirent en place les conditions nécessaires à l'enracinement et à l'expansion de la société secrète et à sa transformation en une Elite Secrète collégiale. Après les avoir réunis, Rhodes réitera régulièrement sa volonté de leur assurer un soutien financier. Stead était là pour influencer l'opinion publique et Esher était la voix du roi. Salisbury et Rosebery mettaient à la disposition de l'Elite Secrète leurs réseaux politiques, tandis que Rothschild représentait le pouvoir financier international. Milner était le manipulateur en chef, l'autoritaire et intraitable intellectuel qui apportait cet élément essentiel à la réussite de l'entreprise : un leadership fort.

Les intentions de cette clique de privilégiés auraient très bien pu rester cachées au public, si le professeur Carroll Quigley n'avait pas démasqué l'influence qu'elle exerça plus que toute autre sur la politique britannique tout au long du XXe siècle. Leur but ultime était de placer toutes les parties du monde habitable sous leur contrôle. Ils n'avaient qu'une idée en tête : contrôler : les gens et leurs pensées ; les partis politiques, quels qu'aient été les hommes de paille à leur tête. Les financiers et les chefs d'entreprise les plus importants et les plus puissants du monde faisaient partie intégrante de ce monde secret. Il leur fallait également contrôler l'histoire : la manière de l'écrire et de la diffuser. Tout cela devait être accompli en secret – officieusement, avec un minimum absolu de preuves écrites, ce qui

explique, comme vous le verrez, pourquoi tant de documents officiels furent détruits, supprimés ou, même à l'ère de la « liberté de l'information », soustrait à l'examen du public.

## Résumé du chapitre 1 – La société secrète

En 1891, une société secrète composée de membres de la classe dirigeante anglaise fut créée à Londres, dont l'objectif à long terme était de prendre le contrôle du monde.

Cette organisation serait restée inconnue sans les recherches de l'éminent érudit américain Carroll Quigley. Il eut accès à des informations qui révélèrent la conspiration et son impact sur les événements majeurs du XXe siècle.

Financé et fondé par Cecil Rhodes, un groupe d'hommes triés sur le volet fut constitué dans le but de contrôler secrètement la politique coloniale et étrangère britannique. Il portait le nom de « Société des Elus »

Il s'accrut d'autres personnes au cours du temps, qui pouvaient ou non savoir dans quoi elles étaient impliquées.

Deux éléments essentiels de leur approche commune étaient le secret et la conscience que la réalité du pouvoir était beaucoup plus importante que l'apparence du pouvoir.

Ils s'appuyaient sur la clientèle britannique des Salisbury et des Rosebery, mais aussi sur la dynastie de financiers internationaux des Rothschild, qui étaient très proches de l'establishment britannique.

Dans les premières années, ses principaux activistes furent Cecil Rhodes, William Stead, Lord Esher, Alfred Milner et Lord Nathaniel Rothschild.

Le renouvellement et le renforcement du lien entre la Grande-Bretagne et les États-Unis d'Amérique était l'élément central de la politique de l'Elite Secrète.

Au milieu du XIXe siècle, la Maison Rothschild, établie à Londres, à Paris, Francfort et Vienne, dominait la finance européenne.

Les Rothschild étendirent leurs activités mondiales à l'acier, aux chemins de fer et au pétrole ; les sociétés diamantaires et aurifères de Cecil Rhodes furent financées par les Rothschild.

Les Rothschild préféraient opérer derrière des sociétés écran, de sorte que peu se rendaient exactement compte de ce qu'ils contrôlaient et de l'étendue de leur contrôle.

Ils ciblaient et finançaient une aristocratie relativement endettée, notamment les membres de la famille royale britannique. Ils achetèrent les actions du canal de Suez pour Disraeli. Ils faisaient des générosités aux hommes politiques qu'ils soutenaient. En Grande-Bretagne, leur générosité et leur clientélisme firent tomber bon nombre des préventions qui avaient été nourries contre eux en raison de leurs origines juives.

Nathaniel Rothschild fut intimement associé à Cecil Rhodes et à sa société secrète dès le départ. La puissante alliance des « hommes d'argent », des « hommes de l'ombre » et l'arrivée d'Alfred Milner à la tête de la société secrète donnèrent à l'Elite Secrète un avantage décisif pour faire du rêve de Rhodes une réalité.

Gerry Docherty et James MacGregor, *Hidden History : The Secret Origins of the First World War*, Mainstream Publishing, Londres et Edimbourg, 2013, traduit de l'anglais par B. K.

(i) « White Australia policy » est un terme qui désignait un ensemble de politiques visant à interdire aux personnes d'origine ethnique non européenne, en particulier les Asiatiques (principalement les Chinois) et les habitants des îles du Pacifique, d'immigrer en Australie à partir de 1901. Ces politiques ont été progressivement abandonnées entre 1949 et 1971.

(ii) Sarah Packard, *Civilisation Britannique / British Civilization*, vol. 1, Pocket, 2011, 416 p., p. 311.

(iii) Cité in Howard S. Katz, *The Warmongers*, Books in Focus, inc., 1979, p. 86.

(iv) Dialogue. A Journal of Mormon Thought, <https://www.dialoguejournal.com/wp-content/uploads/sbi/issues/V06N0304.pdf>, vol. VI, 1971, p. 100-1.

(v) Ibid., p. 101.

(vi) Ibid., p. 109-10.

(vii) Ibid., p. 110-1.

(viii) Ibid., p. 114.

(ix) Ibid., p. 116.

(x) Voir [https://archive.org/details/the\\_capitalist\\_conspiracy1969](https://archive.org/details/the_capitalist_conspiracy1969).

(xi) Rudy Maza, The Professor Who Knew Too Much, The Washington Post Magazine, n°1, vol. 10, 1975, p. 17.

(xii) F. William Engdahl, The Gods of Money: Wall Street and the Death of the American Century, edition.engdahl, 2010, p. 81-135.

(xiii) Jim Marrs, Rule by Secrecy: The Hidden History that Connects the Trilateral Commission, the Freemasons & the Great Pyramids, William Morrow Paperbacks, 2001, p. 111.

(xiv) Samuel Chase Coale, Paradigms of Paranoia: The Culture of Conspiracy in Contemporary American Fiction, University of Alabama Press, Tuscaloosa, 2019, p. 22.

(xv) Pat Robertson, The Collected Works of Pat Robertson, p. 384, Inspirational Press, 1994, p. 384.

(xvi) Scott McLemee, The Quigley Cult: What do President Bill Clinton and the military have in common? They both revere the weird theories of the late Carroll Quigley, 1996, vol. 1, n° 2, p. 98.

(xvii) Clackmannshire authors rewrite history of WWI, 19 juillet 2013,  
<https://www.alloaadvertiser.com/news/13531991.clackmannshire-authors-rewrite-history-of-wwi/>.

(xviii) Antony C. Sutton, Wall Street and the Rise of Hitler, Clairview, 2010 [1976], p. 169.

(xix) Quigley écrit : "Skousen laisse entendre que le capitalisme financier était non seulement omnipotent mais aussi immoral, ce que j'ai nié ». Mise à la part la question de savoir si le capitalisme financier est immoral, il écrivait, quelques années plus tôt, les lignes suivantes dans « Tragedy and Hope » (p. 324) : « Les forces du capitalisme financier avaient un autre objectif de grande envergure, rien de moins que de créer un système mondial de contrôle financier privé capable de dominer le système politique de chaque pays et l'économie du monde dans son ensemble. Ce système devait être contrôlé de manière féodale [la féodalité se caractérise au contraire par l'absence de centralisation politique ou économique (N. d. E)] par les banques centrales du monde entier agissant de concert en vertu d'accords secrets conclus lors de fréquentes réunions et conférences privées. Le sommet du système devait être la Banque des règlements internationaux de Bâle, en Suisse, une banque privée détenue et contrôlée par

les banques centrales du monde, qui étaient elles-mêmes des sociétés privées. La croissance du capitalisme financier a rendu possible la centralisation du contrôle économique mondial et l'utilisation de ce pouvoir au profit direct des financiers et au préjudice indirect de tous les autres groupes économiques », ce qui n'équivaut sans doute pas à dire que le capitalisme financier était omnipotent, mais qu'il se donnait tous les moyens pour le devenir (de nombreux passages de « Tragedy and Hope », dont celui-ci, sont disponibles à

[https://www.wanttoknow.info/articles/quigley\\_carroll.tragedy\\_hope\\_banking\\_money\\_history](https://www.wanttoknow.info/articles/quigley_carroll.tragedy_hope_banking_money_history)).

(α) Niall Ferguson, Empire: How Britain Made the Modern World, 2009, Penguin Books, p. 313.

(β) Hew Strachan, The First World War, Penhuin Books, 2003, p. 43.

(γ) Norman Stone, World War One: A Short History, Basic Books, New York, 2010, p. 9.

(δ) David Stevenson, 1914–1918: The History of the First World War, Penguin Books, 2005, p. 16.

(ε) Christopher Clark, The Sleepwalkers: How Europe Went to War in 1914, Harper Perennial, 2014.

(ζ) Cette stratégie de défense fut présentée en 1905 par le comte Alfred von Schlieffen.

(η) Voir <http://www.youtube.com/watch?v=JeuF8rYgJPk/>.

(θ) Carroll Quigley, The Anglo-American Establishment, GSC & Associates, 198, p. x (les références sont celles de l'édition états-unienne, N.d.T.).

(ι) Ibid.

(κ) Ibid., p. xi.

(λ) <http://www.youtube.com/watch?v=JeuF8rYgJPk/>.

(μ) Carroll Quigley, op. cit., p. x.

(1) W.T. Stead, The Last Will and Testament of Cecil John Rhodes, Londres, 1902, p. 62.

(2) Virginia Cowles, The Rothschilds: A Family of Fortune, Futura Publications Ltd, Londres, 1973, p. 161.

(3) Le tueur en série connu sous le nom de Jack l'éventreur assassina entre cinq et onze prostituées dans le quartier de Whitehall à Londres en 1888-91. Un mélange de légendes et de mythes entoure toujours ces meurtres, qui ont aussi donné lieu à des recherches sérieuses, mais notre propos est simplement de mettre en évidence le fossé social qui divisait la Grande-Bretagne victorienne à l'époque où fut formée la société secrète (il n'est pas certain, contrairement à ce qu'affirment les auteurs, que ces meurtres en série n'aient eu aucun lien avec la famille royale ; voir Does this prove Jack the Ripper was member of

Royal Family?, 25 février 2016, <https://www.dailystar.co.uk/news/latest-news/jack-ripper-prince-albert-victor-17063514>.

(4) Carroll Quigley, op. cit., p. 3 .

(5) Edward G. Griffin, The Creature From Jekyll Island d: A Second Look at the Federal Reserve, American Media, 1994, p. 272.

(6) Carroll Quigley, op. cit., p. 4–5.

(7) James Lees-Milne, The Enigmatic Edwardian: The Life of Reginald, Second Viscount Esher, Sidgwick and Jackson, Londres, 1986, p. 84.

(8) W. T. Stead, op. cit., p. 59.

(9) Carroll Quigley, op. cit., p. ix

(10) Neil Parsons, A New History of Southern Africa, Teaneck, Holmes and Meier, 1983, p. 179–81.

(11) Niall Ferguson, The House of Rothschild: The World's Banker, 1849–1999, 1849–1999, Penguin Books, Londres, 1998, p. 363.

(12) Joan M. Veon, The United Nations Global Straitjacket, Hearthstone Publications, 2000, p. 68.

(13) J. A. Hobson, John Ruskin: Social Reformer, James Nisbet & Co. Ltd, Londres, 1898, p. 187 (en réalité, Ruskin estimait que la démocratie, « des hommes sages et honnêtes à sa tête, pouvait obtenir de bons résultats ; des personnes égoïstes, naïves, pleines de préjugés et ignorantes à sa tête, ne pouvait qu'échouer », Frederick York Powell, John Ruskin and Thoughts on Democracy, Saint George Press, 1905, p. 34-5 [N. d. E.])

(14) W. T. Stead, op. cit., p. 59.

(15) Will Podmore, British Foreign Policy Since 1870, publié à compte d'auteur, Londres, 2008, p. 21.

(16) Joseph Ward Swain, Beginning the Twentieth Century, W.W. Norton & Company Inc., New York, 1933, p. 243.

(17) Sidney Low, Nineteenth Century (magazine), mai 1902.

(18) W. T. Stead, op. cit., p. 23.

(19) Ibid., p. 55.

(20) W. T. Stead, The Maiden Tribute of Modern Babylon, Pall Mall Gazette, 6–10 juillet 1885.

(21) W. T. Stead, The Case of Eliza Armstrong, <http://www.attackingthedevil.co.uk/pmg/tribute/>.

(22) J. Lee Thompson, *Forgotten Patriot: A Life of Alfred, Viscount Milner of St James's and Cape Town*, Rosemount Publishing, 2007, p. 34.

(23) Il s'agissait notamment d'Edmund Garrett (Cape Times), d'E.T. Cook (éditeur de la Pall Mall Gazette et de la Westminster Gazette) et Geoffrey Dawson (éditeur du The Times), tous membres du noyau de la société secrète et amis personnels et collègues d'Alfred Milner.

(24) Voir le site Internet officiel de James Lees-Milne à <http://www.jamesleesmilne.com/books.html/>.

(25) Carroll Quigley, *Tragedy and Hope: A History of the World in Our Time*, GSC & Associates (1re éd.: The Macmillan Company, Lew York, 1966), p. 137.

(26) Niall Ferguson, op. cit., p. 251.

(27) Virginia Cowles, op. cit., p. 153.

(28) E. C. Knuth, *The Empire of the City, The Book Tree*, 1944, p. 70.

(29) Edward G. Griffin, op. cit., p. 233.

(30) Derek Wilson, *Rothschild: The Wealth and Power of a Dynasty*, Simon & Schuster, Londres, 1988, p. 98–9.

(31) Niall Ferguson, op. cit., p. xxvii.

(32) Stanley Chapman, *The Rise of Merchant Banking*, George Allen and Unwin, Londres, 1984, p. 25.

(33) E. C. Knuth, op. cit., p. 68.

(34) Niall Ferguson, op. cit., p. xxvii.

(35) Ibid., p. 65.

(36) Ibid., p. 38.

(37) Extrait de <http://projects.exeter.ac.uk/RDavies/arian/current/howmuch.html> ‘Measuring Worth’, créé par Lawrence H. Officer, professeur d’économie à l’Université de l’Illinois à Chicago et Samuel H. Williamson, professeur honoraire d’économie à l’Université de Miami. Dans tous les cas, nous avons utilisé l’évaluation qu’ils ont faite à partir de l’indice des prix de détail et toutes les évaluations subséquentes porteront, entre parenthèses, une équivalence de valeur pour 2011.

(38) Virginia Cowles, op. cit., p. 147.

(39) Niall Ferguson, op. cit., p. 251.

(40) Ibid., p. 332.

(41) Ibid., p. 319.

(42) Edward G. Griffin, *op. cit.*, p. 220.

(43) Niall Ferguson, *op. cit.*, p. 417.

(44) *Ibid.*, p. 319.

(45) *Ibid.*, p. 327.

(46) Carroll Quigley, *op. cit.*, p. 131.

(47) J. Lee Thompson, *op. cit.*, p. 75.

(48) Carroll Quigley, *The Anglo-American...*, p. 37.

(49) Il a fallu attendre la publication de *The Forgotten Patriot* (2007) de J. Lee Thompson pour qu'un point de vue plus nuancé soit donné sur la contribution de Milner à l'histoire impériale britannique.

(50) Carroll Quigley, *op. cit.*, p. 317.

(51) W. T. Stead, *The Last Will...*, p. 108.

(52) Carroll Quigley, *op. cit.*, p. 16–17.

(53) *Ibid.*, p. 45